

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 20 (1882)  
**Heft:** 3

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-186877>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

C'est ce que se disait la petite Geneviève qui ayant beau se frotter les yeux de ses gros poings fermés et se détirer les bras, ne pouvait parvenir à se réveiller.

Déjà Mme Laroche, une jolie maman de vingt et quelques années, et qui probablement n'avait pas le préjugé du lundi, était levée depuis deux heures et tournait dans la maison.

Le ménage était fait, le déjeuner sur le feu et le mari parti.

C'est qu'il est bon de vous dire que les Laroche n'étaient point des millionnaires, ni même des gens très fortunés ; on peut même ajouter qu'ils ne possédaient que leurs bras pour vivre, pour les faire vivre plutôt, mais quand on est jeune, bien portant et courageux, je vous jure que c'est quelque chose.

Petits-fils de paysans, enfants d'ouvriers, ils n'avaient pas rêvé au-dessus de leur condition et s'étaient mariés, poussés l'un vers l'autre par une véritable attraction qu'expliquait leur conformité de goût et d'éducation.

Aussi était-ce un excellent ménage que l'on citait dans le quartier, et l'on ne parlait jamais de la bonne conduite et du courage au travail de Charles Laroche sans rappeler la gentillesse et les bonne manières de sa femme, qui pour être disait-on fière et distinguée n'en était pas moins laborieuse autant que son mari et à coup sûr, de cœur aussi excellent.

Ces braves gens avaient d'autant plus de mérite qu'ils avaient vraiment beaucoup de mal, quoiqu'ils fussent loin de se plaindre.

Laroche était contre-maître dans une manufacture et gagnait bien sa vie ; Madame Laroche, ouvrière en lingerie était d'une dextérité qui lui permettait de s'assurer de bonnes journées.

Mais ils étaient de nombreuse famille et avaient des charges un peu lourdes. C'était une vieille tante paralysée d'abord, puis les grands parents à qui la dureté des temps n'avait pas permis de faire les réserves nécessaires pour les derniers jours.

Grâce au jeune couple, les pauvres vieux ne manquaient de rien. Leur existence était réglée comme s'ils avaient eu de belles rentes inscrites au grand livre et aucune des petites douceurs qui font le charme des vieillards, devenus d'ailleurs peu exigeants, ne leur était refusée. — Le grand papa avait son tabac, la grande maman sa chaufferette et la vieille paralytique son café au lait auquel elle tenait, disait-elle, plus qu'à l'existence, et qu'elle partageait religieusement tous les matins avec Ravageur, un gros chat gris qui vivait dans ses jupes depuis dix ans tout à l'heure et qu'elle affectionnait, quoiqu'il n'ait rien d'intéressant.

Eh bien ! les plus heureux dans tout cela, ce n'étaient ni les vieux, ni même Ravageur, l'affreux chat, qui quelquefois se payait à lui tout seul la tasse de café au lait bien sucré, mais les Laroche qui avaient la santé et la conscience satisfaite.

Puis un jour Geneviève était apparue et l'enfant avait été un surcroit de dépense dans le petite ménage déjà si à l'étroit. Mais on ne s'était guère inquiété de cela et on lui avait fait un accueil aussi chaleureux que celui que le bon Dieu réserve aux anges qu'il reçoit dans son paradis.

Une bouche de plus, cela ne compte pas, puis elle était si petite.

Seulement avec le temps elle s'accusa d'avantage et il arriva un moment où l'on ne fut pas tous les jours à l'aise chez les dignes gens ; mais bah ! on en fut quitte alors pour se priver un peu plus, se marchander un plaisir, et le travail aidant, les dettes, apparaissant pour la première fois, ne grossirent pas trop vite. (A suivre)

**MAISONS OUVRIÈRES.** — M. Jean Dollfuss, le créateur des cités ouvrières, vient de présenter à l'assemblée générale de la Société mulhousienne

de cités ouvrières, le rapport sur la dernière année budgétaire de la Société. Dans le courant de la dernière année, il a été construit 16 maisons, dont 11 sont déjà vendues aujourd'hui. Ces 16 maisons portent à 996 le chiffre des constructions exécutées par la Société. Au 30 juin dernier, 672 maisons étaient entièrement payées. Les versements faits par les ouvriers acheteurs, depuis la création de la Société jusqu'à la même date, s'élèvent à la somme de 3,845,735 francs, dont 2,388,850 francs en compte du prix de leurs maisons et 1,456,877 francs pour intérêts, frais de contrat, impositions, etc. Voilà donc près de 4 millions provenant de l'épargne de la population ouvrière de Mulhouse. Ces chiffres dispensent de tout commentaire.

Nous nous faisons un plaisir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'annonce, dans notre Supplément, de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*. Cette publication, qui va entrer dans sa 87<sup>me</sup> année, nous donne l'énumération des principaux sujets qu'elle se propose de traiter cette année. Nous y voyons figurer une brillante collaboration, qui compte, outre plusieurs auteurs étrangers, ce que la Suisse romande a de plus distingué parmi ses écrivains, romanciers, poètes, économistes, savants, chroniqueurs, etc. De tels éléments mettent certainement la *Bibliothèque universelle* au premier rang des publications périodiques ; elle fait honneur à la Suisse romande, qui doit être fière de la posséder et de l'encourager.

Un mendiant rencontre un de ses confrères, borgne, manchot, affreusement difforme.

— Hé bien ! ça marche-t-il les affaires ?

— Euh ! euh !

— Combien ramasses-tu par jour ?

— L'un dans l'autre ça va à une quarantaine de sous.

— Imbécile, quarante sous ! Je ne donnerais pas ma journée pour dix francs, si j'avais la chance d'être aussi estropié que toi !

Un quidam frappe l'autre jour à la porte d'un peintre de notre ville :

— Pardon, monsieur, je croyais frapper chez madame B...

— Ce n'est pas ici, adressez-vous au fond du corridor, la porte à gauche.

L'artiste, irrité d'avoir été dérangé dans son travail, ferme brusquement sa porte ; puis, se ravisant, la rouvre presque aussitôt :

— Monsieur ! hé ! monsieur !

— Plaît-il ? fait le visiteur en se retournant.

— Si vous êtes gaucher, c'est à droite.

**THÉATRE.** — Dimanche 22 janvier, début de Mme Buscaï, jeune première.

## VINGT ANS APRÈS

Suite de la « Jeunesse des Mousquetaires », drame en 5 actes. — On commencera à 7 heures précises.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C<sup>e</sup>